

UFO Distribution présente

EVERYBODY DIGS BILL EVANS

Un film réalisé par Grant Gee

Scénario de Mark O'Halloran

Adapté du roman *Intermède* d'Owen Martell

avec

Anders Danielsen Lie,
Bill Pullman, Laurie Metcalf, Barry Ward,
Valene Kane, Katie McGrath

Irlande, Royaume-Uni

102 minutes / Noir & blanc et couleur / Image 1,85 / Son 5.1

9 DÉCEMBRE AU CINÉMA

**matériel presse disponible sur
ufo-distribution.com**

DISTRIBUTION
UFO Distribution
ufo@ufo-distribution.com
01 55 28 88 95

PRESSE
RSCOM
Robert Schlockoff & Célia Mahistre
robert.schlockoff@gmail.com
06 80 27 20 59
celia.mahistre@gmail.com
06 24 83 01 02

Synopsis :

Juin 1961, New York. Le légendaire pianiste de jazz Bill Evans a créé le trio parfait et enregistre au Village Vanguard à New York deux des plus grands disques de jazz de tous les temps. Dix jours plus tard, son bassiste et âme sœur Scott LaFaro meurt tragiquement dans un accident de voiture. Sous le choc, Evans arrête de jouer. Son frère le trouve au bord de la rupture, et l'emmène pour une retraite chez ses parents en Floride, une pause salvatrice dans la carrière musicale de Bill Evans.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR GRANT GEE

Comment avez-vous découvert Bill Evans ?

La première fois que j'ai entendu parler de Bill Evans, c'était à travers une photographie signée Lee Friedlander probablement ée prise en 1962. Au premier plan, au centre de l'image, un pianiste est assis devant son piano, face à nous. Deux autres musiciens se tiennent juste derrièe lui, comme pour l'encadrer. Ils sont plus jeunes, rayonnants de bonheur, riant comme s'ils n'arrivaient pas à croire à leur chance. Le pianiste, qui, au premier coup d'œil, évoque l'image idéale du jazzman américain des années 1960, cultivé et élégant, semble, quand on y prête plus attention, avoir vu un fantôme.

Cette photographie m'a donné envie de découvrir la musique de cet homme qui paraissait avoir vu un fantôme. Lorsque je l'ai entendue, j'ai été immédiatement conquis. Je n'arrivais pas à croire à cette... légèreté. Mon père écoutait beaucoup Oscar Peterson et Erroll Garner, et ce que j'entendais me rappelait leur musique. Mais chez Bill Evans, il y avait quelque chose d'autre : un espace, une lumière, une légèreté que je n'avais jamais entendue auparavant.

Le film est tiré du roman Intermède, d'Owen Martell.

Je l'ai découvert quelques années plus tard. Son auteur, Owen Martell, y imagine une courte période de la vie du musicien en 1961, après la mort de Scott LaFaro, le contrebassiste de son premier trio. Le deuil d'Evans y est observé à travers le regard de sa famille, à Manhattan puis à Ormond Beach, en Floride, ainsi que de celui sa compagne. C'est un récit qui expose les bonnes intentions et l'amour contrarié de Bill Evans, dans lequel l'artiste est dépeint en creux, comme flottant ; comme un fantôme errant au cœur de sa propre histoire.

Le roman était à la fois magnifique et singulier : une sorte de néo-Nouveau Roman écrit par un auteur enseignant à la Sorbonne et qui, jusque-là, n'avait publié qu'en gallois. Sa manière de dépeindre Bill Evans faisait écho à l'impression spectrale que j'avais ressentie devant la photographie de Friedlander. Plus tard, j'ai appris que ses partenaires de scène le surnommaient « The Phantom », tant il avait l'habitude de disparaître aussitôt que le concert était terminé.

J'ai commencé à lire tout ce que je pouvais trouver sur sa vie. À l'époque, la documentation était relativement maigre, et la principale référence reste encore aujourd'hui la biographie de Peter Pettinger, *How My Heart Sings*. Le premier choc fut de découvrir l'existence chaotique et catastrophique dans

laquelle se créait sa musique, si légère, si précise, presque aérienne ; puis que deux semaines seulement après l'enregistrement des chefs-d'œuvre qui révélèrent le Bill Evans Trio, Scott LaFaro, son génial partenaire musical, mourait dans un accident de voiture ; puis que plus tard, son frère se suiciderait ; puis que sa compagne se donnerait à son tour la mort ; et que, pendant toutes ces années, Bill Evans consommait des quantités astronomiques de drogues. Ce qui m'a frappé, c'est qu'au milieu de toutes ces catastrophes et malgré cette dépendance, Evans semble avoir conservé une personnalité humble, réfléchie, disciplinée sur le plan musical, et foncièrement décente. Il restait, d'une certaine façon, étonnamment « droit ». C'était aussi un excellent golfeur.

J'ai envoyé un exemplaire d'*Intermède* à la productrice Janine Marmot, qui a immédiatement pensé qu'il y avait là matière à une adaptation passionnante. Owen Martell a eu la gentillesse de nous accorder les droits d'adaptation du roman.

C'est pourquoi vous avez choisi de vous concentrer sur un moment précis de sa vie ?

Dès le départ, j'ai imaginé un film qui resterait essentiellement ancré en 1961, dans cet univers familial décrit par *Intermède*, mais ponctué d'irruptions vers le futur : des éclats montrant la tragédie à venir dans les années 1970. L'année 1961 serait filmée en noir et blanc, à la manière de *Shadows* de John Cassavetes, tandis que le futur apparaîtrait en couleur, avec l'esthétique d'un épisode de *Kojak*. Cette intuition sur la forme du film est restée pratiquement inchangée, alors que presque tout le reste allait évoluer.

Janine Marmot m'a proposé de travailler avec Mark O'Halloran au scénario. J'ai regardé deux de ses films, *Adam & Paul* et *Garage*, et j'ai immédiatement compris que son écriture, à la fois sensible, intime et pleine d'humour, conviendrait infiniment mieux à cette histoire que l'approche plus conceptuelle, plus fragmentaire, presque collage, que j'avais commencé à imaginer. Mark a écrit un scénario remarquable. À l'époque, par manque d'expérience, je ne saisisais pas encore à quel point ce texte serait précieux pour les acteurs. Mark est lui-même un acteur – comme dans *The Virtues*, où il apparaît aux côtés de Stephen Graham - et j'aurais dû comprendre que son écriture constituait un formidable point de départ pour leur travail.

Comment s'est, justement, construite l'équipe des comédiens ? Le choix de l'acteur norvégien Anders Danielsen Lie peut sembler inattendu.

C'est Janine Marmot qui m'a suggéré de regarder les films d'Anders Danielsen Lie afin d'envisager de lui proposer le rôle de Bill. Dans *Nouvelle donne*, le premier film de Joachim Trier, il était à la fois discret, intense, remarquable. Il y incarnait déjà, en 2008, un personnage héroïnomane qui

jouait admirablement du piano : c'était un excellent point de départ. Puis nous l'avons vu dans *Bergman Island* de Mia Hansel-Løve, où il interprétait un américain sans laisser paraître la moindre trace de son accent norvégien, c'était saisissant et ça m'a encore plus convaincu ! Lorsque nous nous sommes rencontrés, la toute première chose qu'Anders m'a dite fut l'importance que Bill Evans avait eue dans sa vie, depuis les disques de Bill Evans et Monica Zetterlund que ses parents écoutaient lorsqu'il était enfant, jusqu'aux transcriptions minutieuses des solos d'Evans qu'il réalisait lui-même pour tenter de comprendre son langage musical. À partir de cet instant, il était tout simplement impossible de ne pas lui proposer le rôle.

Comment avez-vous travaillé ensemble l'ambivalence du personnage ?

Dès que l'on s'intéresse un peu à la biographie de Bill Evans, on tombe inévitablement sur une citation, attribuée à Gene Lees - remarquable écrivain spécialiste du jazz, ami proche d'Evans et compagnon de sa manager Helen Keane. Cette phrase, souvent reprise, affirme que la vie personnelle d'Evans fut « le plus long suicide de l'Histoire ». Cette formule était devenue une sorte d'éléphant au milieu de la pièce lorsque nous parlions avec Anders de la manière dont Bill allait vivre dans notre film. C'est Anders, le premier, qui a exprimé son désaccord avec cette idée reçue du « long suicide ». Selon lui, il était beaucoup plus juste d'aborder Bill Evans à travers son absence d'apitoiement sur lui-même, son indifférence presque absolue envers sa propre santé physique, ainsi qu'à travers cette forme de sophisme propre aux toxicomanes : « il y a des choses bien pires que subir une dépendance. »

Deux autres citations d'Evans lui-même ont également été essentielles, pour Anders comme pour moi, dans notre tentative de comprendre l'homme. À son producteur Orin Keepnews, en 1962, il dit : « Vous autres ne comprenez pas. Je suis attaché à cette saloperie... C'est comme la mort et la transfiguration. Chaque matin, on se réveille avec l'impression de mourir, puis on va chercher sa dose, et c'est la transfiguration. Chaque jour devient une vie entière en miniature. » Puis, vers la fin de sa vie, à un journaliste : « Mon côté autodestructeur a laissé des traces visibles, physiquement, et à travers certaines mauvaises habitudes... Mais je pense que beaucoup de gens donnent l'impression de mener une existence parfaitement saine alors qu'intérieurement ils déclinent. Moi, au fond de moi, j'ai le sentiment d'avoir préservé quelque chose de propre, de constructif, d'intègre. Cela m'a été confirmé lorsque je suis allé au Japon. Dans les hôtels, à la place de la Bible on trouve des textes bouddhistes. Le bouddhisme s'intéresse moins au corps qu'à l'esprit, et en ce sens, j'ai le sentiment d'avoir mené une vie constructive. Notre société accorde énormément d'importance au corps, au fait de s'accrocher à la vie... Mais nous ne vivons pas éternellement. Bien sûr qu'il faut profiter de la vie tant qu'on est là. Mais cette obsession de s'accrocher à la vie et de préserver son corps est devenue telle qu'elle finit par faire oublier d'autres valeurs. »

Everybody digs Bill Evans est une production indépendante au financement modeste. Quels choix cette réalité a-t-elle induits ?

La présence d'Anders Danielsen Lie dans le projet nous a permis d'obtenir les premiers financements, et à la fin du développement, nous savions assez précisément trois choses : quel serait le budget du film, où nous allions tourner - non pas à Manhattan ni en Floride, mais dans le West Cork, en Irlande - et combien de jours nous pourrions nous permettre de filmer : vingt seulement. Il nous fallait donc inventer une approche visuelle qui nous permette de tourner vite, en Irlande, tout en donnant l'illusion de New York ou de la Floride à l'été 1961. J'ai alors pensé aux procédés que j'avais développés dans mon travail de « Live Cinema » pour les spectacles de théâtre et d'opéra de Katie Mitchell. Le « Live Cinema » reprend des techniques artisanales du cinéma d'avant l'ère numérique afin de produire, en direct, l'illusion d'un grand film classique. C'était une solution à la fois créative et économique. Aux West Cork Studios, nous avons ainsi utilisé des rétroprojections à l'ancienne pour les scènes de voiture ainsi que pour les extérieurs new-yorkais et floridiens. Les décors étaient volontairement très dépouillés : un poteau et un lampadaire suffisaient parfois à évoquer une station de métro ou une rue où se déroulait un deal de drogue.

Pour son premier long métrage comme cheffe décoratrice, Ellen Kirk a accompli un travail extraordinaire, transformant des lieux improbables avec de petits moyens. Un ancien couvent victorien est devenu les brownstones de New York. Une gare désaffectée s'est transformée en appartement de Bill Evans. L'usine de roulements à billes voisine du studio est devenue tour à tour l'aéroport de Newark, un diner en Floride et un motel.

Pour les scènes situées dans les années 1960, nos principales références visuelles étaient *Shadows* (John Cassavetes), *La Grande Combine* (Billy Wilder) et *The Servant* (Joseph Losey). Pour les séquences des années 1970, nous nous sommes inspirés de *Taxi Driver* (Martin Scorsese), de *Kojak* (la série d'Abby Mann) et de *Mishima* (Paul Schrader). Travailler avec le directeur de la photographie Piers McGrail a été un véritable bonheur. Il avançait à un rythme fou tout en donnant au film une beauté incroyable, aussi bien en studio qu'en décors naturels, et très peu d'étalonnage fut nécessaire en postproduction.

Comme vous le rappelez, l'histoire de Bill Evans a tout d'une tragédie, n'avez-vous pas craint d'en livrer une vision trop sombre ?

Au regard de ce que l'on connaît de la vie de Bill Evans, imaginer une fin heureuse semblait évidemment tout à fait absurde. Pourtant, trois éléments ont progressivement rendu cette idée moins inconcevable. D'abord, l'absence totale d'apitoiement sur lui-même qui caractérisait Bill. Ensuite, la beauté - à la fois simple et infiniment complexe - ainsi que la joie qui continuent d'irradier de sa musique jusqu'aux derniers instants de sa vie. Enfin, sa relation de treize années avec Ellaine Schultz. Il existe deux

photographies prises dans la rue, vers 1963, devant l'appartement de Bill. L'une montre Ellaine seule ; l'autre les montre ensemble.

Ils y apparaissent tous les deux d'une maigreur presque inquiétante, mais débordants de vie, de bonheur, d'une énergie communicative. Ils ressemblent à deux enfants timides, heureux d'être ensemble. C'est précisément ce sentiment - cette idée d'un bonheur qui subsiste malgré tout - que le film cherche à retrouver dans ses dernières images : nous quittons Bill et Ellaine dans une forme de transfiguration, quelque part entre l'amour et la paix, suspendus dans cet intervalle qui sépare les grandes catastrophes de leur existence.

Bill joue alors un morceau tiré de l'album *Everybody Digs Bill Evans* : **Lucky to Be Me**.

*Il n'y a personne d'autre que j'aimerais être.
Je pourrais éclater de rire,
tant j'ai de la chance d'être moi*

ENTRETIEN AVEC LE COMÉDIEN ANDERS DANIELSEN LIE

Qu'avez-vous ressenti en prenant la place d'une telle légende du jazz ?

Pour moi, Bill Evans est une icône, mais c'est une icône de l'histoire culturelle américaine, et je suis un acteur norvégien, alors c'était une immense responsabilité d'essayer de se montrer à la hauteur. En matière de musique, je suis plutôt éclectique, mais j'ai beaucoup écouté de jazz. J'ai découvert Bill Evans il y a 25 ans, en jouant du piano. Étant moi-même musicien, c'est comme si j'avais traversé toutes ces années avec lui à mes côtés. C'est une de ces étranges coïncidences de la vie que de me retrouver là, car je ne pense pas que Grant savait même que je jouais du piano quand il m'a proposé le rôle.

Que vous soyez musicien vous a-t-il aidé à trouver Bill Evans à travers sa musique ? Est-ce que ça a eu un impact sur votre jeu ?

Oui, c'est à travers sa musique que j'ai abordé le personnage, parce qu'il était vraiment obsédé par son art. J'avais l'impression de très bien la connaître, et j'ai essayé en quelque sorte de construire le personnage à partir de ma relation avec le musicien qui est en lui. La musique est la seule chose dans sa vie qui était en ordre et à laquelle il tenait énormément, alors qu'il avait beaucoup de problèmes, des problèmes qu'il avait tendance à rationaliser constamment. Il y a ce contraste saisissant entre l'ordre, le classicisme, le raffinement, la pureté de son art, et le chaos total de sa vie. Mais avec la musique, il était toujours heureux. Il pouvait dire : « je n'ai jamais connu un moment malheureux au piano », et je pense que chaque fois qu'il jouait, il était heureux.

Comme c'est un personnage qui a véritablement existé, vous êtes-vous attaché à une forme de mimétisme, en recréant la gestuelle qui était la sienne dans des interviews filmées par exemple ?

Quand on est censé incarner à l'écran une personnalité réelle, on peut avoir envie d'essayer de reprendre certaines de ses manies, de ses particularités, il y a des acteurs qui, lorsqu'ils incarnent un personnage historique, veulent que le résultat soit le plus fidèle possible. Je le respecte profondément, mais pour moi, jouer est davantage un processus d'abstraction, où j'essaie de capter l'essence du personnage. Représentait-il certaines valeurs ? Que symbolise-t-il ? Je voulais vraiment rendre hommage à cette icône. Je ne pouvais pas être lui, il est trop génial, et je devais en être conscient.

BIOGRAPHIES

Grant Gee (Réalisateur)

Grant Gee est un cinéaste britannique dont le travail se situe à la croisée du documentaire, de la musique et du cinéma expérimental. Il s'est fait connaître avec *Meeting People Is Easy* (1998), portrait de Radiohead pendant la tournée de *OK Computer*, puis a réalisé *Joy Division* (2007), consacré au groupe de Manchester. Son cinéma s'est ensuite ouvert à la littérature et au paysage avec *Patience (After Sebald)* (2012), *Innocence of Memories* (2015), autour d'Orhan Pamuk, et *The Gold Machine* (2022). Il a également réalisé des clips pour Radiohead, Nick Cave, Blur ou Suede.

Avec *Everybody Digs Bill Evans*, il poursuit son exploration des liens entre musique, mémoire et création.

Mark O'Halloran (Scénariste)

Mark O'Halloran est scénariste, dramaturge et acteur. Récompensé à de nombreuses reprises, il s'est imposé comme l'une des grandes voix du cinéma irlandais contemporain.

Il est notamment l'auteur des scénarios de **Adam & Paul**, nommé au Prix du meilleur scénariste aux European Film Awards, et de **Garage**, tous deux réalisés par Lenny Abrahamson. Il a également écrit **Viva**, réalisé par Paddy Breathnach, représentant de l'Irlande aux Oscars 2016 dans la catégorie du meilleur film international, ainsi que **Rialto**, réalisé par Peter Mackie Burns et adapté de sa propre pièce *Trade*. Le film a été présenté en sélection officielle à la Mostra de Venise en 2019.

Pour la télévision, il a créé **Prosperity**, récompensé par l'IFTA du meilleur scénario de fiction télévisée en 2008, ainsi que trois épisodes de **Conversations with Friends**, adaptation du roman de Sally Rooney réalisée par Lenny Abrahamson.

Il adapte actuellement sa pièce **Conversations After Sex** en long métrage pour Cowtown Pictures.

Owen Martell (Auteur du roman *Intermède*)

Owen Martell est l'auteur de deux romans et d'un recueil de nouvelles écrites en gallois, ainsi que du roman **Intermède**, publié en anglais et distingué comme *Irish Times Book of the Year*.

Ses ouvrages ont été traduits dans plusieurs langues européennes.

Originaire de Pontneddfechan, dans le sud du pays de Galles, il vit aujourd'hui à Aubervilliers, en France.

Janine Marmot (Productrice – Hot Property Films)

Everybody Digs Bill Evans, avec Anders Danielsen Lie, Laurie Metcalf et Bill Pullman, constitue la troisième collaboration entre la productrice Janine Marmot et le réalisateur Grant Gee.

Deux des films qu'elle a produits ont remporté un BAFTA : **Bodyson**, de Simon Pummell, et **Kelly + Victor**, de Kieran Evans.

Le documentaire **Is There Anybody Out There?**, réalisé par Ella Glendining et produit par Janine Marmot, a été présenté au Festival de Sundance en 2023. Il a ensuite obtenu une nomination aux BAFTA ainsi que deux nominations aux British Independent Film Awards.

Au fil de sa carrière, Janine Marmot a produit de nombreux films primés, parmi lesquels **Innocence of Memories** de Grant Gee, **Bodyson** de Simon Pummell, dont la musique est signée Jonny Greenwood, **Identicals**, **Looking for Light**, **No Greater Love**, **Institute Benjamenta** des frères Quay avec Mark Rylance, **I Could Read the Sky** de Nichola Bruce ou encore **Made in Heaven**.

Sa société, Hot Property Films, développe actuellement plusieurs projets avec des partenaires tels que le BFI et Film4, notamment **Curiosities of Fools** d'Ella Glendining, un nouveau film de Grant Gee ainsi que **Far Out**, un thriller psychologique situé en Antarctique.

Janine Marmot intervient également comme mentor et enseignante dans plusieurs programmes de formation. Elle a notamment dirigé un atelier de réalisation pour Channel 4 animé par Abbas Kiarostami, Palme d'or à Cannes. Entre 2007 et 2009, elle a occupé le poste de Directrice du cinéma au sein de Skillset, où elle supervisait la stratégie nationale de formation pour l'industrie cinématographique britannique ainsi qu'un budget annuel

de sept millions de livres sterling. Elle enseigne également régulièrement à la London Film School.

Alan Maher (Producteur – Cowtown Pictures)

Alan Maher est un producteur irlandais, lauréat d'un Emmy Award, et codirecteur général de Cowtown Pictures.

Il achève actuellement la postproduction de **Everybody Digs Bill Evans**, écrit par Mark O'Halloran et réalisé par Grant Gee, troisième collaboration entre les deux artistes.

Il a produit le film de science-fiction **LOLA**, réalisé par Andrew Legge, salué par la critique et récompensé à de nombreuses reprises, notamment par le Méliès d'Or 2023 du meilleur film fantastique européen et deux Irish Film & Television Academy Awards.

Parmi ses autres productions récentes figurent **Ballywalter**, **Phil Lynott: Songs for While I'm Away**, **The 8th**, ainsi que **Rialto**, récompensé par l'IFTA du meilleur scénario et présenté en sélection officielle à la Mostra de Venise en 2019.

Il a également produit **Song of Granite** de Pat Collins, présenté au festival SXSW en 2017, ainsi que le documentaire **Forever Pure**, récompensé par un Emmy Award en 2018.

En développement figure notamment l'adaptation cinématographique de la pièce **Conversations After Sex** de Mark O'Halloran.

En 2017, Alan Maher a été désigné « Producer on the Move » par European Film Promotion lors du Festival de Cannes et figurait la même année parmi les « 10 Irish Talents to Watch » du *Hollywood Reporter*. Il est membre du réseau européen ACE Producers.

LES INTERPRÈTES

Anders Danielsen Lie (Bill Evans)

Filmographie sélective

Everybody digs Bill Evans, de Grant Gee (2026)

Low Expectations, d'Eivind Landsvik (2026)

Valeur sentimentale, de Joachim Trier (2025)

Première affaire, de Victoria Musiedlak (2023)

Sick of myself, de Kristoffer Borgli (2022)
Bergman Island, de Mia Hansen-Love (2021)
Julie (en 12 chapitres), de Joachim Trier (2021)
Un 22 juillet, de Paul Greengrass (2018)
Allons enfants, de Stéphane Desmoustiers (2018)
La nuit a dévoré le monde, de Dominique Rocher (2018)
Rodin, de Jacques Doillon (2018)
Personal Shopper, d'Olivier Assayas (2016)
Ce sentiment de l'été, de Mickael Hers (2015)
Fidelio, de Lucie Borleteau (2014)
Oslo, 31 août, de Joachim Trier (2011)

Acteur, musicien et médecin, Anders Danielsen Lie est l'une des figures majeures du cinéma norvégien contemporain.

Musicien accompli, il publie un premier album solo, *This Is Autism*, en 2011, suivi de *Idiosyncrasy* en 2023. Pour **Everybody Digs Bill Evans**, il interprète lui-même les parties de piano du trio sur **Jade Visions**, ainsi que des versions solistes de **Waltz for Debby** et **Lucky to Be Me**.

Il débute sa carrière d'acteur à l'âge de onze ans dans le rôle principal de **Herman** (1990), réalisé par Erik Gustavson. Il acquiert ensuite une reconnaissance internationale grâce à sa collaboration de longue date avec le réalisateur Joachim Trier, notamment à travers la trilogie d'Oslo, couronnée par **Julie (en 12 chapitres)** (*The Worst Person in the World*), nommé à deux Oscars.

Au fil des années, Anders Danielsen Lie s'impose aussi bien dans des productions anglophones que francophones, travaillant avec de nombreux réalisateurs de premier plan aux côtés d'interprètes tels que Kristen Stewart, Jessica Chastain, Anne Hathaway, Glenn Close ou Mia Wasikowska.

En 2018, il incarne l'auteur des attentats de Norvège dans **22 July**, réalisé par Paul Greengrass pour Netflix.

Sa carrière internationale s'est encore développée ces dernières années. Il partage notamment l'affiche avec Glenn Close dans **The Summer Book**, adaptation du roman de Tove Jansson, interprète Peder Olsen dans **Quisling's Last Days**, et tient l'un des rôles principaux de **Valeur sentimentale**, de Joachim Trier, présenté au Festival de Cannes 2025 et choisi pour représenter la Norvège aux Oscars 2026.

Parallèlement à sa carrière artistique, Anders Danielsen Lie exerce depuis 2013 comme médecin généraliste et médecin référent du district d'Oslo.

Bill Pullman (Harry Evans Senior)

Bill Pullman tourne actuellement **Spaceballs 2** pour Amazon MGM Studios, aux côtés de Josh Gad, Keke Palmer, Lewis Pullman, Mel Brooks et Rick Moranis.

Il débute sa carrière professionnelle au théâtre new-yorkais en 1983 avant de s'imposer rapidement au cinéma. Depuis, il a participé à plus de soixante-dix longs métrages et de nombreuses séries télévisées.

Sa filmographie couvre un très large éventail de genres, des comédies populaires (**Y a-t-il quelqu'un pour tuer ma femme ?**, **La Folle Histoire de l'espace**, **Casper**, **Bottle Shock**) aux drames (**Le Serpent et l'Arc-en-ciel**, **Le Touriste malgré lui**, **Igby**), en passant par les comédies romantiques (**Nuits blanches à Seattle**, **Pendant que tu dormais**), les films d'action (**Independence Day**), les thrillers (**Malice**), les westerns (**Wyatt Earp**, **The Ballad of Lefty Brown**), les films noirs (**Lost Highway**, **The Last Seduction**) et les films d'horreur (**The Grudge**).

À la télévision, il est notamment connu pour son rôle de Harry Ambrose dans **The Sinner**, qui lui vaut une nomination au SAG Award, tandis que la série est nommée aux Emmy Awards. Il apparaît également dans **Halston**, **Torchwood**, **Too Big to Fail** ou encore **The Virginian**, qu'il réalise également.

Au théâtre, il vient de terminer une série de représentations de **Madhouse** dans le West End londonien aux côtés de David Harbour. Il s'est également produit à Londres dans **All My Sons**, au Old Vic, ainsi qu'à Broadway dans **The Goat, or Who Is Sylvia?**, **Oleanna** et **The Other Place**. Son interprétation dans **Peter and Jerry**, d'Edward Albee, lui vaut le Drama Desk Award du meilleur acteur.

Laurie Metcalf (Mary Evans)

Laurie Metcalf est l'une des grandes actrices américaines de sa génération.

Elle a remporté deux Tony Awards pour ses interprétations dans **Three Tall Women** et **A Doll's House, Part 2**, et a été nommée à plusieurs reprises pour **November**, **The Other Place**, **Misery** et **Hillary and Clinton**.

À la télévision, elle a reçu trois Emmy Awards pour **Roseanne**, auxquels s'ajoute un quatrième pour **Hacks**. Elle a également été nommée pour **Troisième planète après le Soleil**, **Monk**, **Desperate Housewives**, **The Big Bang Theory**, **Horace and Pete** et **Getting On**.

Au cinéma, sa carrière comprend notamment **Lady Bird**, qui lui vaut le National Board of Review Award de la meilleure actrice dans un second rôle ainsi que des nominations aux Oscars et aux Golden Globes, mais aussi **Somewhere in Queens**, **Recherche Susan désespérément**, **Leaving Las Vegas**, **Uncle Buck**, **JFK**, **Internal Affairs** et l'ensemble de la saga **Toy Story**, dans laquelle elle prête sa voix au personnage de Mme Davis.

Barry Ward (Harry Evans Junior)

Barry Ward est un acteur irlandais partageant sa carrière entre le cinéma, la télévision et le théâtre.

Au cinéma, il a notamment joué dans **Jimmy's Hall** de Ken Loach, où il incarnait Jimmy Gralton, ainsi que dans **Maze**, **Dating Amber**, **Extra Ordinary**, **The Journey**, **Sunlight**, **Burial**, **The Claim**, **Pursuit**, **Blood Cells** ou encore **That They May Face the Rising Sun**.

À la télévision, il est apparu dans **Bad Sisters**, **Pistol**, **Feel Good**, **Anne Boleyn**, **The Capture**, **Gomorrah**, **The Fall**, **Britannia**, **Rebellion**, **The End of the F*ing World****, **White Lines**, **Trespases** et **Protection**.

En 2024, il est nommé à l'Irish Film & Television Academy Award du meilleur acteur pour **That They May Face the Rising Sun**.

Valene Kane (Ellaine Schultz)

Valene Kane est une actrice primée qui partage son activité entre le cinéma, la télévision et le théâtre.

Formée à la Royal Central School of Speech and Drama, elle se fait connaître grâce au rôle de Rose Stagg dans les trois saisons de la série **The Fall**.

Elle interprète ensuite Lyra Erso dans **Rogue One: A Star Wars Story**, Anna dans **Profile** de Timur Bekmambetov, puis Celia dans **Nowhere Special** d'Uberto Pasolini.

Parmi ses projets récents figurent **Everybody Digs Bill Evans**, où elle incarne Ellaine Schultz, ainsi que **Brides**, réalisé par Chloé Okuno.

À la télévision, elle apparaît notamment dans **Gangs of London**, **Blue Lights**, **The Winter King**, **Say Nothing** et **Summerwater**.

Au théâtre, elle collabore avec la Royal Shakespeare Company, où elle interprète Lady Macbeth, tout en tenant les premiers rôles de productions telles que **Reunion** et **Miss Julie**.

Katie McGrath (Pat Evans)

Katie McGrath est surtout connue du grand public pour son interprétation de Lena Luthor dans la série **Supergirl**, créée par Greg Berlanti.

On l'a récemment vue dans **Maigret** pour PBS Masterpiece ainsi que dans **The Ex-Wife 2**, produite par Paramount+.

Auparavant, elle avait marqué les téléspectateurs dans le rôle de Lucy Westenra dans **Dracula**, Morgane dans la série à succès **Merlin**, ou encore l'Adjudicator dans **The Continental**, dérivée de l'univers de **John Wick**.

Au cinéma, elle apparaît notamment dans **Jurassic World** aux côtés de Chris Pratt et Bryce Dallas Howard, **Le Roi Arthur : La Légende d'Excalibur** de Guy Ritchie avec Jude Law, ainsi que dans **W.E.**, réalisé par Madonna, où elle interprète Lady Thelma Furness.

Sa filmographie télévisée comprend également **Frontier**, avec Jason Momoa, ainsi que l'adaptation de **Labyrinthe** (*Labyrinth*) produite par Scott Free Productions.

INFOS TECHNIQUES :

Réalisation : Grant Gee

Durée : 102 minutes

Noir et blanc et couleur

Format d'image : 1:1,85,

24 images par seconde

Son 5.1

Production : Screen Ireland

En association avec le UK Global Screen Fund et Over The Fence Films

Une production Cowtown Pictures et Hot Property Films

En association avec Bona Fide Productions, Finite Films, Shoni Productions et Onsite

En association avec Mister Smith Entertainment, avec le soutien de Metropolitan Pictures.

Distribution France : UFO Distribution